

Verena Stefan
QUI MAÎTRISE LES VENTS CONNAÎT SON CHEMIN
Traduction de l'allemand par Céline Hostiou, revue par l'auteure
Montréal, HélioTropes, 2017, 290 p., 24,95 \$

Hans-Jürgen Greif
Université Laval



Un long chemin

Rosa est trop jeune encore pour comprendre pourquoi son grand-père, le docteur Julius Brunner, ne revient pas de l'hôpital, en réalité un asile de fous. La petite fille sait que l'état de santé du vieil homme est grave : usé par la vie, son cœur est hypertrophié, ses bronches et ses poumons l'étouffent, sa cirrhose du foie est avancée. Mais c'est avant tout l'amour de l'aïeul qui lui manque, ses réflexions sur le temps et la rapidité avec laquelle il passe, sa force de géant invisible, caché qu'il est « derrière le soleil ». Il lui parle aussi de son plus beau voyage, non pas celui à Zagreb où il a assisté un célèbre chirurgien dans ses interventions pendant la Grande Guerre en tant que volontaire, mais des quelques heures en montgolfière dans l'indescriptible beauté de la lumière du soir, la caresse du vent, la pureté de l'air, le silence, la splendeur des paysages survolés. Ce médecin de campagne est touchant. Doté d'une vive intelligence, il est profondément humain et fait preuve de pitié et de compassion pour ses malades. La pensée de Julius est restée indépendante, malgré les pressions auxquelles il est exposé, car il n'a jamais accepté la criminalisation de l'avortement, passible d'une peine d'emprisonnement d'au moins trois ans. Pendant un siècle, la Suisse a parcouru un long chemin : depuis le 1^{er} octobre 2002, une grossesse non souhaitée peut être interrompue jusqu'au troisième mois et même au-delà, si les circonstances matérielles ou l'état psychologique de la mère le justifient. Les tenants du mouvement pro-vie ont enfin cédé (sans être convaincus) devant les arguments des femmes qui revendiquent le droit de disposer de leur ventre comme elles l'entendent, au lieu de se soumettre aux diktats de l'État et de l'Église catholique.

Le roman de Verena Stefan, *Qui maîtrise les vents connaît son chemin*, est aux antipodes de celui d'Annie Ernaux, *L'événement* (1999, à relire après celui qui nous occupe) où l'auteure raconte comment une faiseuse d'anges avait failli la tuer au début des années 1960. De plus, le 6 août 1990, Ernaux note : « Je ne travaille pas sur des mots, je travaille sur ma vie », alors que pour Stefan, c'est la vie qui fait naître des mots. (J'y reviens plus loin.) Contrairement au récit d'Ernaux, celui de Stefan présente bien plus que l'émancipation des femmes en Suisse. Devenue célèbre avec son premier grand livre, *Mues* (« Häutungen », 1975, traduit en huit langues et portant également des accents autobiographiques), elle se base ici de nouveau sur son vécu : pour l'essentiel ses relations avec son grand-père Julius Brunner et sa femme Lina, leur fille Alice, la mère de Rosa-Verena, son père Karl (un Allemand, un étranger, une mésalliance pendant la Seconde Guerre mondiale), son frère Frieder. Elle puise avant tout dans les épreuves imposées aux Suissesses et leurs angoisses au début d'une grossesse : à qui faire confiance, comment trouver un médecin disposé à effectuer le curetage, les risques qu'elles courent en enfreignant la loi, elles et les médecins qui comprennent qu'une femme en détresse a besoin d'aide avant qu'il ne soit trop tard. Car l'État considère toute « interruption de grossesse » — euphémisme pour *avortement*, en allemand *Abtreibung*, signifiant « sortir [le fœtus] par la force » — comme le meurtre d'un être humain en train de se former, acte puni sévèrement. Vivant depuis bientôt vingt ans à Montréal, l'auteure a voulu écrire ce livre depuis longtemps, conforme en tous points à sa perception du corps féminin, développée depuis son exil volontaire à Berlin, en 1968. Voici, deux ans après sa parution en langue allemande, la brillante traduction de Céline Hostiou de *Die Befragung der Zeit* (littéralement, « L'interrogation du temps », alors que le titre français, emprunt d'une phrase au début du livre, ouvre d'autres perspectives).

La dernière à avoir été soignée par Brunner est Beatrice Tanner, fille-mère, tombée pour un vaurien qui lui avait promis de l'épouser. En réalité, il est fiancé à une jeune femme « comme il faut ». Dans le souci de sauver son fils d'un faux-pas, sa mère dénonce Beatrice aux autorités, car la grossesse, bien visible, a disparu du jour au lendemain. Immensément soulagée d'être libérée de ce fruit dont elle ne voulait pas, Beatrice raconte à qui veut l'entendre que « dix médecins ne trouveront rien ». Ainsi commence le chemin de croix de Brunner, le médecin « tombé bien bas », la « honte pour la profession », dans un pays où l'hypocrisie se montre souvent triomphante (à relire le classique de Jean Ziegler, toujours actuel, *Une Suisse au-dessus de tout soupçon*, 1976).

N'allons pas trop vite : la construction du roman, à la fois simple et complexe, vaut qu'on s'y attarde. Au lieu d'établir son récit de façon chronologique, Stefan fait rencontrer le lecteur et Brunner à l'hôpital-asile où il doit répondre aux questions d'un psychiatre qui croit pouvoir l'analyser à l'aide d'un jeu d'associations. À « mort », son patient doit dire ce qui lui vient à l'esprit. Brunner complète : « né ». À « mépriser », il répond « injustement ». Pour la plupart, les épisodes racontés découlent de ces mots, apparemment choisis au hasard, sans logique, mais qui déclenchent des réflexions chez Brunner — le personnage principal, faut-il le rappeler — sur ce qui a marqué sa vie, parfois à retardement. Ainsi, nous apprenons que sa femme Lina a « perdu » son deuxième fils lors d'une grave chute d'un escabeau en faisant le ménage. Le premier n'a pas vécu ; Brunner considère que sa femme, une enragée de propreté, a agi de façon irresponsable, causant la mort du fils attendu. À la suite de l'événement, le couple se disputera violemment jusqu'au décès de Lina. Cette dernière, fille d'un garde-barrière, est mal accueillie par les parents du médecin : ces paysans devenus riches se mêlent désormais à la grande bourgeoisie bernoise, comme ce sera le cas de Flora, la sœur d'Alice, par son mariage avec un patricien. Ils ignorent que l'amour-passion de Julius pour Lina s'était déjà éteint pendant leur voyage de noces. Alors qu'en pleine canicule, se rafraîchissant dans un lac, il a osé inviter sa femme à le rejoindre, se

déshabiller et barboter nue est un choc tel qu'elle en souffrira jusqu'à la fin de sa vie. Lina et Julius continuent à vivre dans des mondes opposés.

L'écrivaine que deviendra Rosa connaît très tôt le pouvoir des mots. Elle répète et mémorise ceux qui l'appellent, « vitesse, lumière, romans de gare, camelote, radieux, avenir ». Pour elle, ils sont vivants et ont droit de cité pourvu qu'ils soient utilisés de manière à en appeler d'autres. *Tous* les livres de Stefan, à commencer par ses poèmes, témoignent de cet amour des mots. Dans un travail de longue haleine, l'auteure cherche le terme juste qui traduit avec précision sa pensée. De cette recherche naissent des phrases, des paragraphes, des chapitres de romans dans lesquels on glisse volontiers, car la musique de la langue, apanage de la poète qu'est l'auteure, reprend et transforme des images tirées du quotidien, en créant des sonorités uniques. Stefan dispose d'une voix pareille à nulle autre, immédiatement identifiable. Traduire un de ses livres est l'un des plus grands défis que je puisse imaginer : comment reproduire dans une autre langue le poids et sonder la portée des mots ? Voilà pourquoi l'auteure revoit chaque traduction — ce qui n'est sans doute pas toujours une partie de plaisir. Pour vous faire une idée de la qualité du texte de la traduction, lisez par exemple les pages 100 à 112. Vous comprendrez de quelle manière Stefan agence les événements vécus par Alice, avant et après sa fuite de Prague, où habitait la famille de Karl. Elle y parle de l'invasion par les soldats soviétiques et rappelle la violence de ces brutes envers femmes et jeunes filles, le retour en Suisse, la vie morne de Karl dans un bureau bernois, son dévouement au beau-père. Ou encore, parcourez les pages 169 à 171, où Rosa décrit la canicule au jardin du grand-père. Des bijoux d'une prose extraordinairement comprimée.

Pour terminer, revenons une fois encore au thème de la mort dans ce livre. Du début à la fin du roman, la Faucheuse est présente : le médecin qui supprime des vies naissantes pour aider les femmes à vivre la leur, au risque que l'un et l'autre se retrouvent derrière les barreaux. « Je voulais que la femme se relève et continue à vivre », dit-il. En même temps, nous sommes confrontés aux époques révolues qui, pourtant, veulent remonter sans cesse à la surface. Ce livre nous rappelle quel a été le cheminement de nos mères et grand-mères et les lents changements de mentalité dans plusieurs pays occidentaux. Six décennies se sont écoulées, remplies de luttes pour obtenir le droit de décider si elles désirent ou non un enfant. Anne-Marie Rey (1937-2016), figure de proue en Suisse, s'est battue dès le début des années 1970 pour le droit à l'avortement. Sans cesse, elle a rappelé aux politiques le danger de retomber dans une ère où rien n'aurait changé, comme c'est le cas actuellement dans un certain nombre d'États américains. On le voit, la lutte n'est pas gagnée. Comme preuve, rappelons le destin de Norma McCorvey, l'Américaine à l'origine de la décision la plus controversée aux États-Unis, « Jane Roe » vs « Wade », décédée le 18 février 2017, à l'âge de 69 ans. Elle avait subi une procédure juridique interminable qui l'avait forcée à accoucher alors que les services sociaux lui avaient enlevé ses enfants, la jugeant inapte à être une mère responsable. Elle s'était profondément engagée dans la lutte pro-choix. Faible, instable, facilement influençable, elle a fini par se rallier à la cause du mouvement pro-vie, conservateur et républicain, qui l'a utilisée à souhait dans son argumentation. Le débat continue, interminable — droit du fœtus contre droit de la femme.